

Le bon motif

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **72 (1933)**

Heft 40

PDF erstellt am: **19.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225443>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques 11.1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marohé, Lausanne



EN CHAMPS

CE sont parmi nos plus beaux souvenirs de gosses, ces longues journées passées à deux ou trois dans les prés encore verts, les oreilles bourdonnantes à vous donner le vertige, à cause des sonnaillies tout près.

Nous n'étions pas fils de paysans. Mais, comme nous habitions dans la banlieue, à deux pas des bois et des fermes, nous étions toute l'année mêlés aux travaux des champs. On se battait pour tirer le grand râteau, en été : on suait tout son sang au moment des moissons. — en toute occasion, on multipliait ces petits services pour nous attirer la bienveillance des paysans. Et, l'oreille tendue, on guettait l'arrivée du troupeau. Un bruit d'eau dans l'appareil de chasse et d'un bond, nous voilà sur la route ! Mais rien, c'était encore trop tôt !

Depuis longtemps déjà, l'on était prêt ! Ah ! mais ce qui s'appelle être prêt !

On s'en allait quelques-uns, le long d'une certaine haie, avec des détours et des ruses de Sioux ! Dame ! on ne tenait pas à dévoiler nos « nites », comme ça, à n'importe qui ! Et l'on choisissait amoureusement une baguette épaisse et bien droite : le manche du fouet ! Rentrés à la maison avec notre butin, on figolait au couteau la poignée et la pointe, on dessinait dans l'écorce ces spirales blanches qui avancent si drôlement quand on tourne le bois dans sa main. Alors, quand tout était parachevé, on secouait les copeaux crochés à nos blouses et l'on attendait qu'un certain de nos camarades voulût bien nous passer un long poinçon, recourbé et luisant. Et religieusement, nous gravions nos noms et prénoms avec, au-dessus ou dessous, la croix fédérale comme il convient.

Puis, il y avait la ficelle. On prenait de cette excellente cordelette de postier qu'on tressait serrée, en s'aidant des dents pour nouer les bouts.

Et en avant les claquées ! N'allez pas croire que c'est si simple que cela ! Evidemment, on peut claquer comme les filles, là, tout simplement, droit devant soi d'un petit coup de poignet ! Mais c'est bon pour les petits d'opérer ainsi. Non. Un claqueur qui se respecte tire d'autres « sonnées » de sa ficelle ! On promène doucement la mèche, comme pour battre la mesure à quatre temps, de droite à gauche et brusquement, quand la main passe devant la poitrine, on décroche le poignet violemment en arrière.

L'apprentissage ne va pas sans de sérieuses rayures sur les mollets nus ! Ou bien, sans qu'on sache comment ça s'est passé, la mèche vous

cingle un œil qui se met à pleurer, à pleurer au mépris de votre courage !

Enfin, un beau jour, les vaches sont là, un peu excitées de se sentir libres et de voir cette étendue de bonne herbe fraîche qu'on cueille à même la terre.

Tout de suite, le petit Suisse allemand, engagé pour la saison, nous prévient du danger. Du bout de son fouet (un fouet « comme les hommes », qu'on achète dans un magasin !) il nous désigne une bête rousse avec un « toupin » sourd, qui broute rageusement :

— 'Tension, il est pas bon !

Mais amis ! ça vous donne froid dans le dos ! Et l'on serre son fouet, en cherchant des yeux l'arbre le plus proche !

* Mais, peu à peu, on s'habitue au danger ! On sent son cœur battre moins vite et comme il s'agit de « tourner » la bête, on se met à trois ou quatre. On prend son temps pour décrire une vaste courbe derrière l'animal et l'on s'avance, claquant du fouet, gesticulant, criant... si bien que toutes les vaches s'arrêtent de brouter et, tout en mastiquant regardent ce qui se passe sans s'émouvoir !

Dès ce jour, il ne faut plus compter sur nous pour faire des commissions... ou pour rentrer à l'heure des repas. Il arrive qu'on soupe à la ferme où l'on avale sans sourciller, deux assiettes de soupe aux poireaux qu'on déteste et qu'on n'a jamais pu nous faire goûter à la maison !

Le petit Suisse allemand « profite » de notre compagnie pour apprendre quelques mots de français (et quels mots !) On imite ses manières. Par exemple, on s'agenouille dans l'herbe humide et le petit bout du fouet dans la main, on frappe, on frappe le sol à la même place, jusqu'à former une profonde et étroite rigole. Et l'on recommence un peu plus loin ! Ou bien, il nous montre comment on raccourcit et on donne du poids à une lanière trop légère, par une série de boucles qui entrent les unes dans les autres et se dévident très vite, en tirant.

Jusqu'à la nuit, on reste en champs. On ne voit plus les bêtes. Et tout d'un coup, un domestique arrive et crie de loin :

— Gottfried ! Gottfried ! Y faut rentrer !

Comme il ne comprend pas, on lui répète la commission. Alors, il répond :

— Vo'ei !

Et ce sont les derniers coups de fouets sur les croupes hautes. Les courses à toute haleine. Et le troupeau affolé qui se lance dans le chemin creux et les clochettes qui s'étranglent...

Benj. Guex.

Le bon motif. — Le célèbre humoriste Mark-Twain ne se mêla de politique qu'une fois, en faisant campagne pour un certain général Joseph Hawley, qui sollicitait un mandat sénatorial. Ayant été invité à parler au cours d'une réunion publique, il s'acquitta ainsi de sa mission :

« Le général Joseph Hawley mérite votre appui, quoiqu'il ne soit pas plus capable de purifier à lui seul le Sénat, qu'un bouquet de fleurs ne serait suffisant pour parfumer une fabrique de colle. Mais c'est un homme de bien. Jamais vous ne le verrez renvoyer de sa porte un mendiant les mains vides ; il lui donnera toujours quelque chose, quand ce ne serait qu'une lettre de recommandation pour moi, m'enjoignant de venir en aide au pauvre diable. »

UN POÈTE WALLON

LE CONTEUR a parfois donné à ses lecteurs des échantillons de provençal. Il pourrait les intéresser de lire le morceau suivant, qui appartient, lui, au groupe des patois wallons. L'auteur, Jules Mousseron, de Lille, mineur de son métier, a publié plusieurs petits recueils de vers où l'âme du *pays noir* s'exprime dans la langue qui lui est propre. Le poète Auguste Dorchain, qui a préfacé un de ces recueils : *Feuillets noirs*, a rendu un touchant hommage à son confrère obscur : « Le cher et bon poète qui, la journée finie, lorsque l'*cag' del fosse* (l'ascenseur de la mine) l'a remonté à la surface de la terre et que s'est éteinte *el lampe du fond* (la lampe du mineur), rallume, pour écrire des vers, sa petite lampe d'étude dont le rayonnement ira comme l'autre, mais cette fois dans les âmes, susciter de la joie et dissiper des ténèbres. »

La langue de Mousseron est celle qui se parle dans les régions frontalières de France et de Belgique. Plus proche du français que le wallon de la province de Liège, d'une formation si intéressante, mais plus malaisé à comprendre, elle a, comme tous les patois, ses termes caractéristiques et ses expressions pittoresques dont l'excellent conteur français Charles Deulin s'est plu à farcir ses récits savoureux et trop peu connus.

On remarquera dans les vers que nous allons citer la fréquence des éliions. Ce ne sont point tant là licences poétiques qu'usage général dans la conversation. De ce fait, ce wallon si facile à comprendre quand on le voit écrit l'est beaucoup moins quand on l'entend parler. Au reste, la prononciation peut rendre méconnaissables à l'oreille des mots qui s'écrivent comme en français : *femme*, par exemple, se dira *faimme*.

Mousseron, poète des humbles, chante les travaux de la mine, les gens, les bêtes et les choses de la fosse : l'écure du fond, la lampe du mineur, le bout-feu qui à travers les galeries s'en va faire *buquer* (éclater) la poudre. Souvent aussi, il nous ramène *au jour* pour dire les joies et les tristesses de la vie des corons. Tout cela simplement, sans déclamations, avec la bonhomie de qui prend la vie comme elle est, et la trouve assez bonne si seulement on sait l'assaisonner de bienveillance, s'entr'aider et s'aimer.

Ed. Vautier.

LES VIEUX CORONS.¹

Les tois² d'eun' couleur plutôt terne,
Aux bords, pa' l' temps, usés, rognés,
Les vieux corons sont alignés
Tout comm' les cambuss's d'eun' caserne.

Un min' mur sépar' les visins,
Etouff' mal el bruit des disputes...
All's s'arsaun't³ tertous, les cahutes,
Vu's d'in dehors si bin qu'in d'ins.

Quand in a fait les premièr's fosses,
In a bâti ces longs corons.
Ch'est dir' qu'all's ont d' l'âch,⁴ ces maisons,
Et qu'all's ont vu beaucoup d' vieill's chosses.

L' masure s' pass' presque d' père in fils.
Souvent, quand un vieux quit't la terre,
Ch'est s'rs'infant qui d'vient locataire,
Comm' s'il héritot de c' logis.